

Au temps jadis !

Depuis que les premiers colons sont venus prendre possession de ce pays en défrichant les *joux noires*, depuis que l'industrie s'y est introduite et a donné, sinon la richesse du moins l'aisance aux habitants, des temps ont passé, des usages, des mœurs s'en sont allés ou se sont transformés et graduellement ont fait place aux coutumes toutes modernes dans lesquelles nous vivons aujourd'hui. Et puis, il n'est pas même nécessaire de retourner cent ans en arrière, cinquante suffisent ou même moins, pour rencontrer quantité d'habitudes, de façons de vivre qui ont été abandonnées. Aussi, n'est-il pas indiqué de rappeler de temps à autre, de fixer par le souvenir, certaines choses, certaines mœurs du passé qui appartiennent bien au passé et ne reviendront plus.

C'est donc de l'histoire du *bon vieux temps* qu'il s'agirait ici. Au dire de certaines gens, le bon vieux temps était une sorte d'âge d'or, une époque où tout était bien meilleur, où les mœurs étaient plus pures, plus conformes aux principes de la religion, où l'immoralité était inconnue, etc. Volontiers, aux yeux de quelques-uns, le passé se montre sous la forme d'un paysage éclairé par une lumière aveuglante, mais unilatérale, qui dissimule sous les ombres portées les défauts des choses et les accidents du terrain. Et certes, si le bon vieux temps eut ses grandes qualités — la simplicité de l'existence, en particulier —, ses lumières, il eut aussi ses ombres et ce n'est qu'en étudiant les unes et les autres, qu'il est possible de se rendre compte de ce qu'il était en réalité.

De tout temps, la jeunesse s'est révélée exubérante. Elle a de l'énergie à dépenser, des forces vives et joyeuses à mettre en action. De là, un besoin impérieux de s'évader de temps à autre des chemins tracés et de donner libre cours à ses instincts de vie folle. Aujourd'hui, ces ardeurs juvéniles sont heureusement canalisées par l'activité louable des sociétés de gymnastique, de sport, de musique ou de

chant. Au sein de ces groupements et à côté du travail proprement dit auquel ils sont entraînés, les jeunes gens trouvent l'occasion de se divertir sagement, dans un esprit et une atmosphère de gaie camaraderie et dans des conditions morales telles que le caractère le plus grincheux n'y trouve rien à redire.

Jadis, voici cent ans ou même moins, il en allait autrement. Les sociétés récréatives, telles que nous les connaissons, n'existaient pas et la jeunesse prenait plaisir à occuper ses loisirs et à se divertir, dans des jeux qui n'avaient rien d'innocent. C'était l'époque des farces nocturnes, des mauvaises farces, le temps où les jeunes gens se réunissaient le dimanche soir, par bandes, qui s'en allaient de-ci de là, protégées par l'obscurité complète qui régnait au sein des villages, exécuter des coups plus ou moins bienveillants à l'égard du prochain. Le souvenir de maintes de ces entreprises est demeuré vivant jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, par une sombre nuit d'automne, quelques jeunes gens en mal d'aventure, avisent devant une maison, un char chargé de planches, prêt à partir le lendemain pour la plaine. Décharger, démonter le véhicule, le hisser pièce par pièce, le remonter sur la frête du toit, bas et peu incliné, le recharger de ses planches, tout cela fut l'œuvre silencieuse d'un moment. Et le lendemain, ébahissement du voiturier et... condoléances d'un jeune voisin, collaborateur de la nocturne besogne !

On raconte aussi qu'un dimanche soir, une bande pénètre dans une écurie, détache, emmène le taureau, le conduit dans un hameau à 2 km. de distance, l'introduit dans le corridor d'une maison habitée.. et s'en va toute toute fière de son coup.

(A suivre.)

Au temps jadis !

(Suite.)

Le bon vieux temps, c'était le temps où chacun allait régulièrement au sermon, où le ministre du haut de la chaire tançait vertement ceux de ses paroissiens qui s'étaient permis de graves écarts de conduite. Besoins religieux mis à part, l'affluence générale au temple, le dimanche, était une nécessité dans ces temps lointains ; car c'était à l'issue du sermon que se faisait la distribution du courrier postal hebdomadaire, que s'échangeaient les nouvelles, etc. Pour beaucoup, ces diverses opérations s'accomplissaient à la pinte et le vin blanc agissant à jeun, il en était qui regagnaient leur domicile, vers la fin de l'après-midi, plus ou moins chavirants.

De tout temps, les hommes — les femmes

aussi — ont été sujets à la gourmandise. Mais pour les premiers habitants de notre contrée, les occasions de céder à ce petit péché devaient être rares, très rares, le pays ne produisant aucune douceur et l'argent faisant défaut pour s'en procurer ailleurs. La situation se modifia par le développement de l'horlogerie, qui amena plus de ressources et plus de confort dans les ménages. Au Nouvel-An, on se met à confectionner des gâteaux et dans certaines familles tout au moins, en quantité suffisante pour en avoir à disposition pendant tout le mois de janvier. Des gâteaux aux pommes n'auraient pas supporté une durée aussi longue, aussi s'adressait-on aux raisins et aux pruneaux secs avec lesquels on confectionnait par la cuisson, une bouillie, appelée *papette*, qui étendue sur la pâte permettait de préparer des gâteaux au goût savoureux et de longue conservation. Aujourd'hui encore, ces gâteaux à la papette sont à l'honneur, au Nouvel-An, dans nos familles strictement indigènes et dans aucune, on ne songe à les abandonner. La mode en est autant qu'inconnue ailleurs, si ce n'est dans les montagnes neuchâteloises, où des conditions identiques ont produit d'identiques effets.

Jadis, alors que chacun faisait son pain, il y avait des fours dans toutes les maisons, où l'on cuisait les gâteaux du Nouvel-An. Vers 1880 déjà, beaucoup n'existaient plus ou n'étaient plus utilisés. Il s'agissait donc pour les habitants des hameaux forains de transporter leurs gâteaux à cuire chez le boulanger du village central. Et ce n'était pas une mince entreprise que d'échafauder sur une luge à bras, une dizaine de gâteaux, dont plus d'un mesurait demi-m² de surface, et de les conduire sans accident à deux ou trois km. de distance, par des chemins encombrés de neige. On cite à ce propos des aventures fort pittoresques et même navrantes. L'éclairage a fait des progrès. Au bon vieux temps, pas d'électricité, ni même de pétrole. On se servait de l'huile et à la table de la chambre de ménage, mère et enfants, s'éclairaient au moyen de petites lampes appelées *craijus*, composées d'un petit bassin en métal, muni d'une gouttière destinée à recevoir une mèche plongeant dans l'huile remplissant l'appareil. La flamme donnait une lumière rougeâtre et fumeuse dont il fallait bien s'accommoder. Pourtant, le dimanche ou lorsqu'on avait des visites, on s'accordait le luxe d'éclairer la chambre avec des chandelles fabriquées à la maison même, avec de la graisse fondue.

Les horlogers, à leur établi, n'utilisaient pas d'autre *clairance* que celle des craijus. C'était l'époque où chacun *veillait*, même fort tard, et les horlogers d'aujourd'hui restent confondus devant la qualité de l'ouvrage que leurs prédécesseurs étaient capables de fournir, dans des conditions d'éclairage aussi piteuses. Les craijus n'étaient pas seuls à faire de la fumée, les pipes s'en mêlaient aussi. Ainsi dans une chambre où travaillaient de concert le père et ses trois ou quatre garçons, chacun avec sa pipe, les canaris en cage crevaient successivement, asphyxiés par la fumée.

Au temps d'autrefois, l'école était obligatoire... jusqu'à un certain point. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les enfants l'abandonnaient très tôt, vers douze ans, et les garçons entraient de suite en apprentissage. Vous voyez ça ! A cet âge, siéger sur un tabouret, devant une fenêtre et s'occuper le jour durant, à limer, percer, etc. Il faut dire qu'il y avait souvent des *sorties* distrayantes, parce que l'apprenti considéré par le patron comme un membre de la famille, était volontiers enlevé à son établi et occupé à des menus travaux domestiques. N'avez-vous pas comme moi, souvenance d'une gravure, intitulée : *les tribulations de l'apprenti* où l'on voit un gros garçon à l'air ennuyé, tenant dans ses bras le dernier-né de son maître ?

(A suivre.)

Au temps jadis !

Suite et fin.

Le bon vieux temps ! Je ne prétends pas avoir épuisé le sujet ! Tant s'en faut ! Combien de traits particuliers ne pourrait-on pas citer encore et commenter. La patience des lecteurs a toutefois ses limites-

Etabliir une comparaison entre autrefois et aujourd'hui n'est pas chose aussi simple qu'on pourrait le croire, car il s'agit de grandeurs entre lesquelles, il n'existe pas de commune mesure, parce que les conditions ont changé du tout au tout. Nul ne saurait vivre aujourd'hui comme on vivait il y a 100 ans. Les progrès de la science, de l'hygiène, de l'industrie ont modifié les exigences et dans une certaine mesure les mentalités, à un point tel qu'il s'est produit dans plus d'un domaine un véritable renversement des idées admises. On ne peut pas considérer certaines choses sous le même angle que jadis. La notion du bien, dans ses manifestations extérieures, a incontestablement progressé. Ainsi, la pauvreté n'est plus envisagée comme un vice, ainsi qu'elle l'était jadis. Un pauvre, c'était quasi un gueux ; un enfant illégitime de même. Aujourd'hui, ne considère-t-on pas de plus en plus, l'individu par ce qu'il est, par ce qu'il est capable de faire et non par ce qu'il possède. La commisération, l'aide aux petits, aux déshérités sont des vertus propres aux temps actuels. Il suffit à ce propos, de jeter un coup d'œil sur la multitude des œuvres sociales et d'entraide qui besognent journellement et accomplissent un bien méritoire.

Cependant, et d'une manière générale, le mal n'a pas désarmé chez les nations chrétiennes et civilisées et bien imprudent serait celui qui affirmerait que le cœur de l'homme s'est amélioré. La méchanceté innée et l'égoïsme de l'individu — qui est trop souvent à la base de sa conduite vis-à-vis d'autrui — sont des sentiments difficilement déracinables, qui se dissimulent volontiers sous le masque de formules polies savamment enveloppées.

Quelqu'un disait un jour : s'il y a plus de bien aujourd'hui qu'autrefois, il y a aussi plus de mal. Après tout, c'est peut-être vrai. Il y aurait ainsi compensation et les hommes d'aujourd'hui ne seraient au fond, ni pires, ni meilleurs que ceux d'autrefois.

Les temps actuels n'ont rien d'éternel : ils passent et passeront. Ne peut-on pas, en quelque sorte, les envisager comme le bon vieux temps des périodes futures. Quant aux mœurs, aux facilités de tous genres dont l'existence est pavée, et inversement, quant aux complications dont elle est semée, un abîme nous sépare du passé. Des découvertes scientifiques et techniques viendront-elles encore révolutionner les façons de vivre ? Quelles idées se fera-t-on dans l'avenir sur les problèmes sociaux, spirituels et moraux qui, aujourd'hui, nous préoccupent et nous divisent ? La soif de jouissances et de divertissements, qui caractérise nettement l'époque présente, est-elle susceptible de s'amplifier encore ? Alors, il en est qui se demandent avec angoisse : où allons-nous ? Une déchéance spirituelle et morale menace-t-elle l'humanité civilisée ? L'histoire se répète. Dans l'antiquité, des civilisations raffinées ont sombré les unes après les autres, minées par le relâchement des mœurs et la détérioration des énergies. Risquons-nous le même sort ?

Des questions identiques se posaient déjà, il y a cent ans et plus aux gens soucieux. Du haut de la chaire, les ministres de la période bernoise, tonnaient contre « le luxe, la licence et la dépravation des mœurs ». Et dans leurs édits, et sur

le même ton, les baillis admonestaient sévèrement leurs sujets. Les pauvres, que diraient-ils, s'il leur était donné de revenir et de jeter un regard sur l'époque actuelle !

Mais, quels que soient les espoirs ou les craintes que l'on nourrisse à l'égard de l'avenir, il est une question que chacun peut se poser : ceux qui vivront dans cent ans, comment jugeront-ils la génération actuelle ?

S. A.